

La fascinante histoire des Montérégiennes

Utilisées à des fins religieuses, économiques et récréatives, ces collines dispersées sur les basses-terres du Saint-Laurent, des contreforts appalachiens jusqu'au Bouclier précambrien, ont suscité l'intérêt des artistes, des historiens et des géologues. Le texte qui suit est extrait d'un article publié dans GEOS, publication du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources. Les auteurs, MM. Yvan Fortier et Maurice Séguin, sont respectivement chercheur à l'emploi de Parcs Canada et professeur agrégé au département de géologie et au programme de génie physique de l'Université Laval à Québec.

Le 3 octobre 1535, Cartier gravit la montagne au pied de laquelle les Iroquois avaient établi le village d'Hochelaga.

"Et par le meilleu desdictes terres, voyons ledict fleuve (...) grand, large et spacieux, qui alloit au surouaist, et passoit par auprès de troys belles montaignes rondes, que nous voyons et estimyons qu'elles estoient à envyrion quinze lieues de nous."

Ces trois montagnes dont parlait l'explorateur portent aujourd'hui les noms de Saint-Bruno, Saint-Hilaire et Rougemont. Quant à la montagne qui lui permettait d'obtenir cet incomparable coup d'oeil, Cartier l'appela "Le mont Royal", en l'honneur du cardinal de Médicis, évêque de Monreale en Sicile, qui avait obtenu du pape une déclaration favorable à l'expédition française. C'est l'équivalent latin de mont Royal, soit "mons regius", qui a inspiré à Frank D. Adams, en 1903, l'épithète "monterégienne", laquelle a, par la suite, engendré le substantif correspondant.

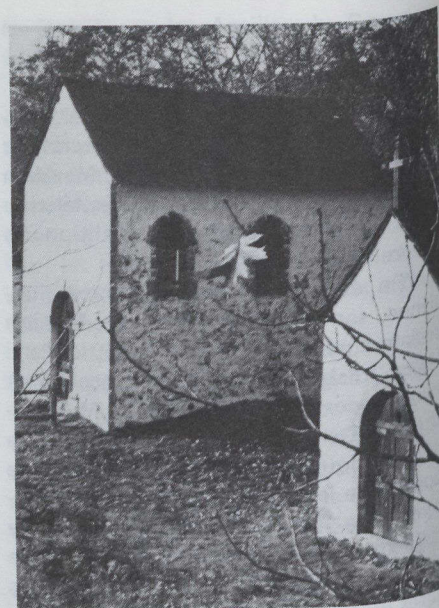
Nous savons maintenant qu'il y a au moins neuf et peut-être même dix collines qui ont une affiliation avec les Montérégiennes, soit le mont Royal, le Saint-Bruno, le Saint-Hilaire, le Johnson (Saint-Grégoire), le Rougemont, le Yamaska, le Brome, le Shefford, le complexe d'Oka et, peut-être, le mont Mégantic.

Avant de faire l'objet des fouilles des géologues, plusieurs Montérégiennes avaient été scrutées par l'oeil combien différent de l'artiste. Peintres et paysagistes avaient notamment célébré les collines

de la zone montréalaise. Les paysagistes britanniques venus au Canada depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle en ont laissé diverses représentations. En 1762, Thomas Patten a dessiné une vue de Montréal avec le mont Royal en arrière-plan. D'autres après lui ont repris des perspectives similaires. En 1793, George Heriot a dépeint Montréal à partir de l'île Saint-Hélène. Richard Dillon, actif de 1781 à 1811, a également laissé une vue de la ville et de sa colline. De Thomas Davies, l'aquarelliste, nous conservons un tableau daté de 1812 montrant le Saint-Bruno, le Saint-Hilaire et le Rougemont à partir d'un point d'observation qui fut peut-être celui de Cartier trois siècles auparavant. Edward Walsh (1756-1832) et Joseph Bouchette (1774-1841) ont à leur tour produit des esquisses où apparaissent ces mêmes "troys belles montaignes rondes".

Le mont Saint-Hilaire nourrit l'imagination populaire et celle des écrivains. Dans un texte publié en 1853, Charles Leclère décrit la montagne sous ses différents aspects. Il parle de l'existence d'une porte étroite et fort élevée, s'ouvrant à même le mur perpendiculaire du flanc nord, qui serait l'entrée de la caverne aux fées, selon l'appellation des habitants de l'époque. Dans sa légende littéraire, Leclère rapporte qu'un vieil ermite aurait habité la caverne à la fin du XVIII^e siècle.

Dans ses *Croquis laurentiens*, le frère Marie-Victorin raconte la légende d'un bûcheron solitaire qui, effrayé par le sifflet de la première locomotive à remonter les



Chapelles de style roman d'Oka.

rives du Richelieu, se serait enfui vers un village en racontant que les fées avaient envahi la montagne et s'apprêtaient à détruire le pays.

Cette littérature a, par ailleurs, influencé les gens au sujet de l'origine des Montérégiennes et notamment du Saint-Hilaire. Stanislas Côté écrivait que le lac Hertel occupait le principal cratère d'un volcan éteint et ce préjugé a eu la vie dure, tant et si bien qu'il persiste encore aujourd'hui.

En réalité, aucune des Montérégiennes ne résulte d'une éruption volcanique. Le Saint-Hilaire, par exemple, est composé de roches alcalines injectées à travers la couverture rocheuse sédimentaire de la vallée du Saint-Laurent. Il semble, d'après les connaissances actuelles, que la Montérégienne, loin d'être un volcan typique, affecte plutôt la forme d'une cheminée verticale à terminaison laccolithique. La fonte des glaciers à la fin du pléistocène, voilà 13 000 ans environ, aurait radicalement accentué l'érosion des collines monterégiennes et arraché le reste de la couverture sédimentaire des terminaisons laccolithiques, laissant alors en état d'émergence leurs dômes en forme de champignon (monadnock). Toutefois, la formation de ces dômes en forme de champignon remonte bien plus loin encore, jusqu'à l'époque du crétacé (-110 millions d'années environ).

Description géologique

L'aspect structural des Montérégiennes est varié. Le mont Johnson est d'une forme nettement circulaire; le mont Mégantic est de caractère plus ovale et se différencie par son anneau externe en

